

Quand des étudiants s'installent à la ferme

L'association Campus vert met en relation des agriculteurs et des jeunes en quête d'un logement abordable

Quarante-deux mètres carrés, cuisine équipée, séjour, chambre à l'étage, salle de bains indépendante, jardin et parking pour un loyer de 350 euros, Internet inclus. Le tout dans une bâtisse en briques rouges érigée en 1869. Un agent immobilier ajouterait qu'elle ne manque pas de cachet. Mais pour trouver cette annonce alléchante, inutile de passer par un courtier : frappez plutôt à la porte d'un fermier. Le bien se situe au sein d'une exploitation agricole et il est mis en location par Campus vert.

L'association rapproche des agriculteurs et des étudiants en quête de logement sur un marché « gagnant-gagnant ». Les exploitants valorisent leur patrimoine et s'assurent un revenu complémentaire. Les jeunes sont logés à quinzaine ou vingt minutes de leur école, université ou lieu de stage, pour un loyer de 20 % à 30 % moins cher qu'en ville. Fondé en 1995 par trois producteurs du Pas-de-Calais, le réseau a accueilli près de 20 000 locataires depuis son lancement. La passion des étudiants pour les champs s'est accrue au gré des confinements, révèle Odile Colin, directrice de l'association : « Nos logements sont toujours complets. Mais à la rentrée universitaire 2021, ils sont partis encore plus vite que d'habitude : début août, contre courant septembre habituellement, tout était réservé. »

Ancienne étable

Ambre Garenq, 22 ans, loge dans une ancienne grange au sein d'une exploitation agricole de Beuvry, dans le Pas-de-Calais. En dix minutes de voiture, elle rejoint le fournisseur d'excipients pharmaceutiques Roquette, où elle est en stage. « Lors du dernier confinement, j'étais seule dans un appartement en ville, j'ai passé quasiment quatre mois sans voir personne. Ici, quoi qu'il arrive, je peux prendre l'air et je suis entourée. C'est été, quand un clou s'est enfoncé dans le pneu de ma voiture, ce sont les propriétaires qui m'ont tirée d'affaire », raconte l'étudiante en école de commerce.

La ferme appartient à la famille Soudan, pionnière de cet hébergement champêtre. « Dans les années 1990, la décentralisation des universités a entraîné un afflux d'étudiants dans les villes moyennes qui n'étaient pas prêtes pour les loger. Au même moment, un changement de normes rendait certaines installations agricoles inutilisables », retrace Odile Colin. Ainsi, lorsque Marie-Christine Soudan s'installe avec son mari sur l'exploitation de ses beaux-parents,

en 1983, elle découvre des étables à l'abandon. Les huit vaches ne sont plus rentables, et la famille n'a ni les moyens ni l'envie de passer à la vitesse supérieure.

Marie-Christine Soudan, qui a souffert, pendant son enfance, de l'isolement au sein de la ferme où elle a grandi, n'a qu'une envie : « Rencontrer du monde, ouvrir notre métier pour le défendre. » Elle reçoit aujourd'hui dans l'ancienne étable, transformée d'abord en boutique où on cuisait le jambon, puis en grande salle commune. La cheminée ne sert plus à fumer le lard, mais à réchauffer les étudiants. La sexagénaire sort un album photo qui documente la métamorphose des lieux : « A l'arrière, il n'y avait même pas de bitume, juste de la gadoue. Il n'y a pas un coin de la ferme qu'on n'a pas retourné ! »

A l'époque, ce remue-ménage fait jaser. D'autant plus que l'agricultrice décide au même moment de passer en bio : « J'ai perdu tous mes clients. On disait que j'allais me casser la figure. » Mais aussitôt transformés en studios, l'ancien germe à pommes de terre et les anciennes porcheries affichent complet. Et près de trente ans plus tard, l'agricultrice prend toujours autant de plaisir à observer

« Lors du dernier confinement, j'étais seule dans un appartement en ville, j'ai passé quatre mois sans voir personne. Ici, je peux prendre l'air et je suis entourée »

AMBRE GARENQ
étudiante

sa cour s'illuminer le soir : « Chaque étudiant allume sa lampe. Il ya de la vie à la ferme. »

De plus en plus d'exploitations sont ainsi éclairées par des étudiants, dans les Hauts-de-France, en Bretagne, en Ile-de-France, et plus récemment, en Normandie et dans le Centre-Val de Loire. Campus vert compte aujourd'hui 500 logements, plus une centaine en cours de réalisation.

« Je voulais de l'espace »

Didier Durlin, dans le Pas-de-Calais, fait partie des derniers adhérents. Il a rejoint l'association après avoir vu ses enfants, partis étudier en ville, habiter dans des studios minuscules, parfois dangereux : « Je me souviens d'un appartement, à Lille, où rien n'était aux normes côté électrique. » Depuis que son grenier a été réaménagé pour accueillir des locataires, l'agriculteur organise une fois par trimestre une soirée crêpes ou un barbecue : « La semaine prochaine, vu le temps, ce sera gaufres et vin chaud. »

Tisser des liens entre ces deux mondes si éloignés est la première finalité de Campus vert. L'association souhaite aussi valoriser le patrimoine agricole. Les logements se trouvent dans un bâtiment tra-

ditionnel déjà existant – en brique dans le Nord, en pierre en Bretagne. « On ne veut pas de hangar ni de cabane au fond du jardin », poursuit la directrice de réseau. Troisième objectif : offrir aux étudiants des conditions de vie de qualité, sans creuser leur budget. « Un corps de ferme peut proposer au maximum six logements. Meublés et équipés, d'une surface allant de 21 à 40 mètres carrés, nos T1 et T2 sont loués en moyenne à 350 euros par mois », poursuit Odile Colin, avant d'évoquer le dernier objectif de l'association : « Apporter une diversification de revenus aux agriculteurs sans augmenter leur charge de travail. »

Une fois l'investissement initial amorti – compter environ 50 000 euros par studio –, les agriculteurs s'assurent une ressource complémentaire. « Nous avons remboursé les dépenses au bout de huit ans. Les logements nous apportent désormais 1400 euros tous les mois. C'est plus que la retraite agricole », détaille Catherine de Saint Laurent. Martin Kaddouri, 25 ans, est logé dans son exploitation, dans les Hauts-de-France, depuis septembre 2020. « Après le premier confinement, je voulais de l'espace, et la possibilité de prendre l'air », explique l'étudiant en soins

infirmiers. A la ferme, il profite du jardin, dispose d'un lopin de terre pour cultiver son potager, et consomme des fruits et légumes de saison : « Je ne vais presque plus au supermarché, je me sers du distributeur de produits locaux. Je m'alimente mieux. »

En partageant le quotidien des exploitants, les étudiants ont changé leur regard sur l'agriculture. Didier Durlin se souvient des échanges avec l'un de ses anciens locataires, en école d'aviation : « Il venait de Paris et découvrait le monde rural. Parfois, il tombait de haut. Il était stupéfait par le volume de pommes de terre sorties de l'usine : on remplit de 15 camions la journée. Il s'imaginait peut-être qu'on ramasse encore les patates à la main ! »

Briser les idées reçues

Le séjour à la ferme permet de briser les idées reçues, abonde Catherine de Saint Laurent : « L'agriculteur moderne, ce n'est pas "l'amour est dans le pré". Certes, il y a des bourrus et des lourds dans le milieu, mais il n'y a pas que ça. On peut vivre, et même très bien vivre de l'agriculture. » L'exploitante de 48 ans a compté, parmi ses locataires, Camille Delcroix. Le gagnant de la saison 9 de « Top chef » aimait musarder dans les champs, et participait à la récolte des pommes de terre, raconte son hôtesse : « Quand il a ouvert son restaurant, il nous a invités à tester la carte avant d'ouvrir les réservations. Il vient faire des ateliers de cuisine à l'occasion de notre journée portes ouvertes. Et dans son livre de recettes, il valorise nos produits. Après avoir appris à connaître le milieu agricole, les jeunes deviennent nos meilleurs ambassadeurs. »

Hébergée dans une exploitation de Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais), Elsa Deguy s'intéresse à l'univers de l'agriculture biologique : « Lors des repas collectifs, organisés avec les cinq étudiants qui sont à la ferme, les exploitants nous racontent comment se passe la saison des oignons, ce qu'implique la non-utilisation de pesticides. » La jeune femme de 19 ans n'avait pas les moyens de loger à Lens (Pas-de-Calais), où se trouve son université : « On m'a dirigé vers Campus vert lors de mon inscription. Je paie 276 euros pour 30 mètres carrés. Je ne pensais pas que c'était possible. » L'étudiante en biologie n'est pas au bout de ses surprises : « J'ai découvert que mes parents ont fait partie des tout premiers locataires de l'association ! Si un jour j'ai des enfants, je les encouragerais à loger chez les exploitants. » ■

MARGHERITA NASI



ANNA WANDA GOGUSEY